13 FRC 2223 A

# DISCOURS

Case FRC 14529

*Prononcé le 15 Messidor de l'an 4, pour l'inauguration de l'École centrale du Département de l'Yonne, par P. Bernard, membre du Jury d'Instruction publique,*

Imprimé par ordre de l'Administration centrale.

---

Citoyens,

Lorsqu'un navigateur qui transporte une colonie dans une région lointaine, est atteint d'une tempête furieuse; que tous les vents, tous les élémens déchaînés les uns contre les autres, offrent, au milieu d'une nuit profonde, l'image de la destruction et du cahos; qu'à l'aspect de la foudre qui sillonne la nue, la pâleur est sur tous les visages et l'effroi dans tous les cœurs; que le vaisseau prêt d'être englouti, fait eau de toutes parts, on accourt, on s'empresse; l'observateur abandonne son journal, le dessinateur ses crayons, l'oisif lui même s'arrache au repos. Dans ce péril imminent, dans cette grande souffrance de la nature, nul qui ne se

THE NEWBERRY LIBRARY

croye tenu de se porter au lieu du danger, nul qui ne devienne matelot ; le salut de chacun est dans le salut de tous : jusqu'à ce que la tourmente cessant, le ciel soit redevenu calme et serein ; tout rentre alors dans l'ordre accoutumé ; ceux à qui appartient la manœuvre, en demeurent seuls chargés ; et la mer tranquille désormais, semble ouvrir d'elle-même une route facile au vaisseau qui reçoit le vent en poupe, et s'avance à pleines voiles vers sa destination.

Une tempête plus cruelle que celle dont je viens de vous esquisser le tableau a longtems désolé ces belles contrées ; longtems elle a dérobé à nos regards la vue de ces astres bienfaisans qui éclairent notre marche dans le chemin pénible de la vie. Dans ces momens terribles, nous avons oublié nos fortunes privées, pour ne plus penser qu'à la fortune publique ; semblables aux compagnons du navigateur, nous avons volé au secours du vaisseau de l'état, résolus de nous sauver ou de périr avec lui ; nous nous sommes arrachés à nos occupations, aux habitudes qui faisoient le charme et le bonheur de nos jours, à nous-mêmes.

N'attendez pas, citoyens, que rouvrant des plaies à peine cicatrisées, je rappelle ici les malheurs enfantés par nos discordes ; que je vous montre au milieu de cette lutte violente, de ce débordement de toutes les passions, de cet oubli de tous les principes, les sciences enveloppées d'un crêpe funébre, les arts en deuil pleurant sur les débris de leurs plus beaux monumens indignement brisés ou mutilés, & une génération toute entière, l'espoir de la patrie, abandonnée et privée d'instruction. Quelques déplorables que soient ces évènemens, il est une vérité qui doit nous aider à les supporter, et qu'il importe que nous ayons toujours présente à la pensée ; c'est que nous n'avons pas plus le droit de nous plaindre et de nous irriter des causes qui les ont produits,

que nous n'aurions celui de nous irriter et de nous plaindre d'un incendie, d'une inondation, ou de quelqu'autre fléau cruel qui auroit dévoré nos fortunes, ou compromis et menacé notre existence.

C'est pour éviter des désastres semblables et tous les maux crées par l'ignorance, que les législateurs de tous les âges ont commencé leur ouvrage par fonder l'éducation publique. Ils savoient, et comment des hommes qui avoient médité sur les institutions humaines l'auroient-ils ignoré ? ils savoient qu'ils ne pouvoient pas asseoir leur édifice sur un autre fondement. Témoin l'Égypte où tout ce que la Grèce antique avoit de plus illustre et de plus poli alloit s'instruire de la sagesse, et qui n'attachoit pas moins de gloire à former de grands hommes, qu'à élever ces vastes monumens qui ont en quelque sorte triomphé du tems, et dont la magnificence respire encore dans leurs débris : témoins les premiers Perses parmi lesquels chaque vertu avoit son professeur, comme chaque science a le sien parmi nous : témoins encore les anciens Chinois, ce peuple trop peu connu, chez qui l'éducation commençoit avant la naissance ; là, lorsqu'une femme étoit enceinte, on écartoit d'elle avec soin et scrupule tout ce qui pouvoit allarmer la modestie ; elle ne pouvoit rien voir, rien entendre qui fût contraire aux lois sévères de la bienséance ; idée grande ! institution sainte qui disposoit d'avance les corps à toutes les bonnes habitudes, et qui préparoit les cœurs à l'exercice des vertus dont tout concouroit ensuite à inspirer l'amour. Témoins enfin, pour ne parler que des plus admirables, les Lacédémoniens, qui durant cinq cents ans, et aussi longtems que les lois de Lycurgue sur l'éducation furent en vigueur, donnèrent à l'univers le spectacle imposant de la justice, de la frugalité, de la tempérance, de la modération, du courage relégués sur un point imperceptible du globe, tandis que les vices opposés en couvroient effrontément la surface. C'est à

Sparte que les enfans appartenoient véritablement à l'état qui s'en emparoit aussitôt qu'ils étoient devenus aptes à recevoir l'instruction ; à Sparte que tout tendoit à former des corps robustes & des ames généreuses ; à Sparte que l'éducation d'un sexe n'étoit pas jugée d'une moindre importance que celle de l'autre, et qu'accoutumées dès leur tendre jeunesse aux mêmes exercices de l'ame et du corps, les femmes devenoient dignes d'enfanter des hommes ; c'est à Sparte, qu'en paroissant même contrarier les premières lois de la pudeur, on les rendoit chastes et pudiques, et que leur vertu étoit mieux défendue par l'honnêteté publique dont elles étoient enveloppées, qu'elle ne l'étoit ailleurs par la décence des vêtemens ; c'est à Sparte, c'est chez ce peuple surprenant qu'on rendoit les lois stables, en préparant les citoyens à les aimer et à les observer.

Jamais les législateurs qui ont créé les institutions dont je viens de parler, ne seroient parvenus à affermir leur ouvrage, s'ils ne se fussent appliqués à former une morale publique ; et il est évident qu'elle ne sauroit être que le produit de l'éducation. C'est sur-tout dans les républiques qu'il importe de mettre en pratique ces principes d'où dérive toute la science de la législation. L'abus du pouvoir dans les mains de ceux qui tiennent les rènes d'un état, et leur impéritie, peuvent porter une nation à changer la forme de son gouvernement ; mais les causes qui l'ont déterminée à en établir un nouveau, ne sauroient en assurer la durée, si le législateur ne se hâte de ramener cette nation aux habitudes morales. Français, votre courage à jamais mémorable a fondé parmi vous la république ; la valeur inouie de vos guerriers l'a défendue contre tous les efforts de l'Europe coalisée. Les montagnes couvertes de neige, les glaces du Zuiderzée, les fleuves rapides, le nombre, la discipline, l'acharnement de vos nombreux

ennemis, les remparts inexpugnables, les bronzes tonnans qui vomissent la mort sur vos phalanges républicaines, ne sont que de vains obstacles incapables d'arrêter la vitesse de leur marche triomphante; déjà ils ont contraint une partie de vos ennemis à respecter votre indépendance, et ils vont bientôt forcer de la reconnoître ceux qui jusqu'ici ont fermé si impolitiquement l'oreille aux conseils de leur intérêt. Mais ces avantages tout extraordinaires qu'ils sont, vous garantissent bien moins la durée de votre nouveau gouvernement, que l'instruction offerte à vos enfans de tous les points de la république; mais il est des ennemis plus dangereux mille fois que ceux que vos armées victorieuses terrassent tous les jours. Français, seroient-ils donc si redoutables pour vous, et auriez-vous plus de peine à triompher de vous mêmes, que vous n'en avez éprouvé à triompher de l'Espagnol, du Sarde et de l'Autrichien? Sachez que sans cette victoire vous ne serez rien que ce que vous avez été autrefois, et que c'est sur-tout à l'amour de la patrie que vous la devrez; sachez en quoi consiste cet amour de la patrie, et qu'il n'est rien moins que le sacrifice continuel qu'on est obligé de lui faire de ses intérêts privés, de ses haines, de ses affections, de son existence même s'il le faut; sachez encore que cette passion ne brûle que dans les grandes ames, et que nul n'a le droit de s'en dire possédé que celui qui se sent supérieur aux froides combinaisons de l'ambition, de l'égoïsme et de l'avarice. Il dépend de vous d'accélérer l'effet de l'instruction, et d'obtenir que vos enfans seuls n'en recueillent pas le fruit, en échangeant toutes les petites passions des monarchies qui cherchent encore à s'insinuer dans vos ames et à circuler parmi vous, contre les vertus des républiques, et en vous élevant à ces mêmes vertus qu'ils devront un jour à l'éducation nationale dont vous avez été privés.

Tel est en effet le fruit que nous retirons de l'éducation, que bien dirigée, elle nous rend meilleurs, et que la science devient le chemin qui conduit le plus sûrement à la vertu. Pour s'en convaincre, il ne s'agit réellement que de comparer deux hommes dont l'un a sur l'autre l'avantage de l'instruction. Tandis que le premier éclairé sur tous ses devoirs a pour se conduire l'expérience de tous les tems, l'exemple et les préceptes des personnages éminens en sagesse de tous les lieux et de tous les âges; l'autre, loin de songer à leur ressembler, ignore s'ils ont existé; tandis que celui ci en supposant qu'il soit né avec des dispositions à être juste et bon envers tout le monde, est continuellement porté à dévier de ses principes d'ordre et d'équité naturelle pour s'abandonner à je ne sais quels faux raisonnemens de l'intérêt; tandis qu'il s'égare à chercher le bonheur dans des biens périssables dont il n'ose user et qu'il voit prêts de lui échapper à l'instant même où il s'en saisit; l'autre est assuré que ce n'est jamais que par une erreur grossière de calcul qu'on les poursuit avec tant d'ardeur, que tout le fruit qu'on en retire ne vaut pas les peines, l'agitation, les soins tumultueux, les soucis rongeurs, les remords qu'ils enfantent, et sur-tout le sacrifice continuel qu'on leur fait de la douce satisfaction qui naît de la sécurité d'une conscience pure et de la paix de l'ame. En deux mots, l'un commande en maître à toutes les choses dont l'autre dépend.

Je n'ignore pas qu'on a prétendu que loin d'épurer les mœurs, les arts et les sciences ne servoient qu'à les dépraver; que traitant de vaine curiosité ce penchant à s'instruire donné par la nature même à l'être qui pense, on l'a regardé comme la source de ses misères et de ses calamités; et cette opinion si paradoxale n'appartient pas à un sophiste méprisable qui ne pouvant atteindre à la

science, a voulu se venger sur elle ; elle a été présentée sérieusement dans notre siècle à une compagnie de savans par un homme dont le nom rappelle celui de l'éloquence même.

Certes, s'il étoit vrai qu'il nous devint utile de renoncer à l'exercice de la plus noble de nos facultés ; s'il n'y avoit pour nous que l'alternative d'exister ignorans et vertueux, ou savants et souillés de vices, je n'aurois point à me reprocher de m'être chargé du ministère qui m'a été confié, et loin de m'en honorer devant une assemblée respectable, je m'affligerois plutôt en silence de ce qui fait en ce jour le sujet de l'allégresse publique, et je plaindrois cette jeunesse intéressante à qui seroient inculquées tant de connoissances funestes. Mais si une opinion pareille en opposition avec les principes et l'expérience n'a pu être soutenue que par l'un des plus grands abus que l'ambition du génie ait jamais fait de l'éloquence et du raisonnement, il est peut-être nécessaire, citoyens, que dans l'occasion solemnelle qui nous réunit, que dans un jour consacré à célébrer la résurrection des sciences et des arts, on ne semble pas acquiescer par son silence à l'accusation dirigée contre eux. Que s'il étoit quelqu'un qui s'étonnât de me voir me mesurer avec Rousseau, je dirois que la raison peut lutter avec avantage contre les grands moyens oratoires, qu'on peut combattre un homme supérieur et l'admirer ; qu'enfin, la vérité pour se produire, n'a pas besoin de ce luxe de vêtement à la faveur duquel l'erreur trop souvent se fait prendre pour sa rivale.

Et dabord, citoyens, je dois réduire la question à ses moindres termes, et je ne me permettrai point de fatiguer votre attention de vains détails, lorsqu'une seule réflexion éclaire suffisamment la matière, et qu'un mot répond à toutes les difficultés dont on l'a embarrassée. Je ne ferai

point ici l'inutile énumération des peuples qui ont cultivé les sciences et de ceux qui ne les ont jamais connues ; je n'examinerai point quels d'entre ces peuples ont subsisté plus longtems, et s'il existe encore beaucoup de ceux dont l'auteur du système que je combats a vanté si éloquemment la barbarie et l'ignorance ; mais je demanderai comment il a feint de ne pas voir que ce n'est point parce qu'ils étoient initiés à toutes les connoissances humaines qu'ils ont été subjugués, mais parce que chez eux l'instruction étoit nulle ou dépravée, et qu'ils négligeoient d'unir deux choses qui ne devroient jamais être séparées ; l'étude de la morale et celle de la science.

Je conviendrai, si l'on veut, et je suis même convaincu que le moment du plus grand éclat des sciences et des arts chez une nation corrompue est généralement très-près de celui sa décadence ; je sais qu'ils n'ont chez une telle nation qu'une courte période de splendeur ; qu'enfin les maux qu'ils y produisent l'emportent le plus souvent sur les avantages qu'elle en retire. Les choses humaines n'ont pas une autre destinée que les hommes eux mêmes ; naître et croître, décliner et mourir, tel est le cercle qu'il est donné aux hommes et à leurs institutions de parcourir. Mais une conduite prudente et mesurée, un bon régime peuvent prolonger l'existence du corps politique comme celle du corps humain ; et il ne s'agit pas plus d'anéantir les arts et les sciences, par ce qu'ils ont occasionné de grands maux, que tant d'institutions respectables dont on abuse. Que faudra-t-il donc faire dans l'ordre de choses dont nous parlons ? ce qu'il faudra faire, citoyens ? il faudra prendre des précautions extrêmes pour prévenir la perte des mœurs, comme il faudra n'en négliger aucune pour empêcher la chute du goût. Ce qu'il faudra faire ? il ne faudra point éteindre dans l'homme ce feu céleste qui

le met en contact avec la divinité, mais obtenir qu'il ne puisse en pervertir l'usage ; il ne faudra point arrêter l'élan de l'imagination des orateurs, des poëtes, des peintres sublimes, mais la régler et la fixer sur des objets utiles ; il ne faudra point renverser les monumens des arts, mais les rendre propres à faire naître et à augmenter en nous le goût des choses honnêtes et grandes. Ainsi en même-tems que nous marquerons du sceau de l'infamie et de la réprobation ces poëmes et ces romans obscènes, ces peintures lascives où toute la perfection de l'art aura été atteinte, et que nous chasserons du milieu de nous leurs auteurs comme des empoisonneurs de la morale publique, tandis que leurs productions qui ne seroient qu'inutiles et frivoles ne trouveront pas même grace à nos yeux, nous encouragerons de tous les moyens d'une nation puissante, nous comblerons de toute sorte d'honneurs, nous recueillerons avec un respect religieux les grands talens qui auront immortalisé de grandes actions. Voulons-nous en effet, citoyens, que notre république subsiste ? Il importe que la pensée du génie s'attache toute entière à ce but ; que nos théâtres si propres jusqu'ici à éteindre les courages et à allumer les passions, ne retentissent plus que des mâles accens de la vertu ; que dans nos lycées si longtems avilis par les fades éloges prodigués aux idoles du jour, on substitue à la langue servile des flatteurs, l'idiôme des hommes libres; que la plume d'Horace et de Despréaux, le pinceau de Zeuxis et de Lebrun, le ciseau de Praxitele et de Pigal n'adulent plus les dispensateurs des graces et de la faveur ; mais que le talent supérieur se resaisisse de la franchise qui lui sied, et qu'il reprenne la fierté noble qui est sa véritable allure ; mais qu'au même instant où un républicain se sera signalé par une belle action, il se trouve à côté de lui un poëte, un peintre, un sta-

tuaire tout prêt à l'offrir à la vénération publique et à la recommander à la postérité, et qu'exprimée sur le papier, sur la toile ou sur le bronze, elle remplace ces ouvrages dangereux ou frivoles faits pour des hommes futiles comme eux. Si malgré une pareille direction qu'elle donnera aux talens de ses citoyens, une république gouvernée d'ailleurs par de sages lois vient à périr, il sera permis alors de l'attribuer au soin qu'elle aura pris de propager l'instruction, et de mettre sur le compte des connoissances humaines, l'évènement de sa chute.

C'est faute de cette distinction essentielle que l'éloquent détracteur des sciences et des arts a pu persuader à ceux dont la magie de son style enchanteur a corrompu le jugement, qu'ils sont incompatibles avec les mœurs et la liberté, et que toutes les infortunes, toutes les révolutions qu'ont éprouvées les peuples qui se sont donnés à leur culture, ont été l'ouvrage de ces prétendus instrumens de servitude et de corruption. Étrange manie d'un écrivain qui tourmenté du besoin de l'immortalité pose les premiers fondemens de sa réputation sur une opinion bizarre, comme s'il ne restoit plus de vérités dont le génie pût s'emparer utilement pour l'intérêt de la société et pour sa propre gloire! sophisme déplorable et cruel qui a pensé coûter à la France dans des tems de vertige et d'erreur ses livres, ses monumens, toutes ses connoissances!

Par un retour de bonheur inespéré, nos destinées qui nous ont fait échapper à mille dangers sans cesse renaissans, ont encore prévalu ici, et non seulement cette destruction ne s'est pas réalisée, mais elle est même devenue impossible. Oui, nous en avons l'heureuse certitude, la France ne cessera pas d'être la demeure chérie des sciences, et les arts enfans de la paix et de la concorde y brilleront bientôt d'une splendeur nouvelle. Oui! ma patrie sera toujours

la patrie des Bossuet, des Fénélon, des Corneille, des Racine, des Montesquieu, des Buffon, des Rousseau, des Puget, des Lesueur Le génie de ces hommes immortels plane encore au milieu de nous, et va revivre plus énergique et plus étonnant, parce qu'il va s'exercer sur de plus grands objets. Puissances coalisées, à qui nous devons d'avoir, par votre résistance, affermi notre liberté, pensez-vous toujours soutenir la cause des peuples civilisés contre une nation barbare, lorsque cette nation ne trouve pas de plus digne prix de ses victoires que les sublimes productions de vos plus grands artistes ? Bientôt sans doute nos généraux et leurs braves frères d'armes reviendront au milieu de leurs concitoyens, de leurs amis, goûter les doux fruits de la paix que leur courage nous aura procurée ; bientôt nous leur ceindrons le front des lauriers qui les attendent. Ne croyez pas qu'ils ambitionnent comme ces consuls Romains, la gloire futile de traîner des rois captifs enchaînés à leur char de victoire. Vos plus rares monumens, les produits du génie de vos maîtres célébres, voilà les ornemens qui doivent décorer leur pompe triomphale, voilà les trophées dignes du peuple Français. Ce ne sera plus désormais en Italie, ce ne sera plus dans vos superbes galeries, ce sera en France, ce sera parmi nous qu'on viendra s'acquitter envers Michel Ange et Raphaël, et payer à leur chef-d'œuvres suspendus aux murs et aux voûtes de notre muséum, le tribut légitime de l'admiration publique.

C'est ainsi que tout se dispose à concourir aux progrès des lumières, et que tous les maux que l'ignorance nous avoit faits vont être réparés. Ce fut une grande et belle idée d'avoir formé quatre-vingt dix foyers de science et d'instruction où tous les citoyens pourront être initiés à toutes les connoissances humaines, et où l'éducation ne consistera plus seulement comme autrefois dans l'étude

d'une langue morte dont on embarrassoit l'abord de mille épines, comme si l'on eut appréhendé de n'en pas rendre l'accès assez difficile.

Il ne faut pas douter que ce ne soit à un plan aussi vicieux que l'on ne doive s'en prendre du peu de succès et même de l'inutilité des établissemens consacrés jusqu'ici à l'éducation. Si quelques hommes supérieurs se sont élevés au milieu d'un tel état de choses, c'est qu'il appartient au génie de ne rien devoir qu'à lui-même, que rien ne peut arrêter son essor rapide, et que seul, à la différence des esprits vulgaires, il sait se passer de maîtres. Mais il ne s'agit point ici de prodiges, il s'agit de l'ordre commun. Tous dans ce sens ont droit à l'instruction, et il est vrai de dire que la seule qui puisse frapper le but, est celle qui se rapproche de la nature, et qui s'adapte le mieux à l'esprit, à l'intelligence et au goût de l'âge auquel elle est appliquée. Et en effet de combien d'avantages on s'est privé, en semant comme on a fait d'aspérités les avenues de la science, et combien de moyens qu'on a négligés jusqu'à ce jour se présentent pour en rendre l'accès plus attrayant et plus facile! Si les sciences avoient été réduites à leur véritable objet, si toujours on eût été attentif à signaler les routes nombreuses qui mènent à l'erreur, et à reconnoître le chemin unique qui conduit à la vérité, tant d'absurdes dialecticiens, tant d'esprits faux n'auroient pas si longtems déshonoré la raison humaine et soumis la vertu modeste au vice insolent; tant d'ambitieux ne se seroient pas aidés pour devenir dominateurs de tant d'hommes crédules et abusés; tant de calamités, tant de sang n'auroient pas inondé la terre.

L'objet de l'éducation est de perfectionner les sens et les facultés intellectuelles. Les sciences et les art sont autant de moyens pour nous d'arriver à la vérité. Les instrumens

dont ils peuvent s'aider se réduisent à trois ; l'observation ; le raisonnement et l'imitation ; je n'en connois pas un quatrième. Si j'avois reçu en partage le talent précieux et rare de l'enseignement, et que je fusse appellé à l'exercer, je chercherois tous les moyens que la réflexion et la connoissance du caractère de l'élève qui me seroit confié pourroient me fournir, non pas seulement pour empêcher que le travail lui paroisse rebutant, mais encore pour le lui rendre intéressant et agréable. Ce seroit sur-tout dans les commencemens que je glisserois sur les difficultés, pour y revenir ensuite et pour l'accoutumer à les vaincre, lorsque son esprit seroit devenu plus robuste. Si je voulois l'initier aux sciences physiques et mathématiques, je m'appliquerois d'abord à lui apprendre à bien voir ; j'exigerois impérieusement qu'il ne crût rien de ce que je lui enseignerois que sur la foi de ses yeux ou de son sens intime. Je lui donnerois les systèmes pour des systèmes ; non pour la science. Je serois toujours avec lui, clair, simple et méthodique. Je ne lui montrerois aucune vérité dont je ne lui offrisse en même tems la démonstration. Je le conduirois à la lueur du flambeau de l'analyse et de l'expérience. Mais sur-tout je ne me priverois pas du moyen qui agit si puissament sur l'enfance et sur la jeunesse, et dont je m'étonne qu'on ait si peu su faire usage dans l'éducation. J'exciterois sa curiosité, et je m'emparerois de son attention en la dirigeant sans cesse sur des objets nouveaux. Voudrois-je, par exemple, en faire un géomètre ? Je ne me contenterois pas de l'occuper de définitions seches et d'arides formules ; pour mieux le captiver tout entier, j'exercerois à-la-fois son esprit et son corps. Nous irions le compas et le graphomètre à la main ; nous leverions le plan du cours d'une rivière, d'une ville, de la maison et du verger de son père. S'agiroit-il de cette science qui traite du signe

et de la traduction des idées? Je ne me contenterois pas de l'instruire des premiers élémens du langage; je m'éleverois au-dessus du sens qu'on attache vulgairement au mot qui exprime le nom de la science. Je ne voudrois pas lui laisser ignorer tous ces systèmes ingénieux sur l'origine de nos connoissances; mais je voudrois qu'il les appréciât, et qu'il sût que ces produits de l'imagination de nos philosophes ne sont que le roman de la pensée. Je commencerois par lui définir les diverses opérations de l'esprit d'une manière qui ne laissât s'élever dans le sien aucun doute. Je lui ferois connoître quelles précautions sont à prendre pour que la parole que la nature bienfaisante a donnée à l'homme pour étendre sa sensibilité, resserrer les liens qui l'unissent à ses semblables, et assurer le bonheur de tous, ne soit pas un instrument de trouble, de haîne et de discorde. Je ne lui enseignerois au reste de toutes ces sciences diverses que les principes généraux et les résultats les plus intéressans, et je lui en donnerois la raison: c'est que n'ayant à passer que quelques années sur la terre avec l'exercice de ses facultés, il ne doit pas aspirer à tout connoître. Si d'ailleurs il pouvoit pénétrer dans les secrets les plus intimes de la science, je me reposerois sur lui du soin de s'y porter de lui-même, et il me suffiroit de l'avoir mis sur la voie.

Si des sciences spéculatives passant aux beaux arts, j'avois à instituer des peintres et des poëtes; avant de donner à mes élèves la connoissance des règles du dessin, ou de la versification, je m'assurerois si le ciel en les faisant naitre a eu l'intention qu'ils fussent poëtes ou peintres. Je choisirois un jour de printems où nul nuage, nulle vapeur légère ne troubleroit l'atmosphère et ne terniroit la pureté et la sérénité du ciel. Je les conduirois dès l'aube du jour au milieu d'une campagne riante et fertile. Le site

le plus beau qui s'offriroit, seroit celui dont je ferois choix. Je voudrois qu'une rivière non loin de là roulât ses eaux argentées sur un lit d'arène entre deux rives tapissées d'une douce verdure et émaillées de fleurs qui laisseroient voir la rosée suspendue au haut de leur tige en perles liquides; je saisirois pour appeller leur attention sur ces objets, l'instant où le soleil viendroit dorer de ses premiers rayons le sommet de la colline qui couronneroit cette scène champêtre; si malgré mon invitation pressante de la bien voir, ils demeuroient froids et muets, si leur cœur, loin de trésaillir, n'étoit pas même remué par ces beautés, je leur dirois: vous avez l'espoir de servir la société dans une profession utile; mais vous n'appartenez ni à la poésie ni à la peinture. Mais si je les surprenois d'abord dans l'enchantement, si je voyois soudain leur ame passer dans leurs yeux, si le sentiment dont ils seroient saisis faisoit effort pour s'échapper; vous êtes nés, leur dirois je, pour l'imitation, et vous saurez exprimer un jour ce qu'il vous est donné de sentir; toutefois n'oubliez jamais que vous n'approcherez de la perfection qu'à proportion que vous ressemblerez à votre modèle. Soyez simple et grand comme la nature, et ne cherchez pas à mieux faire. Tout ce qui est en de-çà est froid, tout ce qui est au-delà est gigantesque.

Que si enfin j'avois à former mon disciple à l'éloquence, à l'histoire ou à la législation, ce ne seroit ni dans les préceptes des rhéteurs, ni dans les récits des historiens ordinaires, ni dans les productions volumineuses des publicistes que je puiserois Démosthène, Tite Live, Montesquieu, Rousseau, vous ne me manqueriez pas au besoin. Mais j'employerois un moyen dont la puissance me seroit mieux démontrée encore. Je dépouillerois un homme de toutes ses enveloppes, je mettrois son ame à nud, j'en

ferois l'anatomie sous les yeux de l'élève dont je serois chargé; je l'obligerois de descendre et de fouiller avec moi jusques dans le fonds de cet abyme; je lui ferois remarquer les fils secrets qui font mouvoir le cœur humain. Ces connoissances une fois acquises, il auroit appris le langage qu'on doit faire parler à chaque passion et les moyens de les irriter, de les appaiser ou de les refréner; il auroit la science des hommes; il seroit à son choix orateur, historien, législateur.

C'est à vous, maintenant, citoyens, sur qui repose pour ce département, l'espoir de jouir enfin du bienfait de l'école centrale, à faire l'application de ces principes que l'intérêt de l'établissement nous a pressés de vous offrir. S'il en est d'autres qui puissent assurer la réussite de vos efforts, vous aurez bien mérité de la chose publique, en les combinant avec ceux que nous ne faisons ici que vous indiquer. Citoyens, une grande tâche vient de vous être imposée. A l'étendue des devoirs que vous aurez à remplir, se joignent des difficultés, des obstacles à vaincre; nous ne voulons pas vous les dissimuler. Attachés de ce ce moment à un établissement nouveau, vous ne pouvez pas espérer de trouver les esprits préparés à la nouvelle instruction qui va leur être présentée. Vous avez à fertiliser un champ resté longtems inculte; il s'agit avant tout de le défricher, de le nettoyer des herbes parasites sous lesquelles ces jeunes plantes sont prêtes d'être étouffées. Sans doute, quelque grands que soient ces obstacles, vous parviendrez à les surmonter, parce qu'il ne sauroit y en avoir d'insurmontables pour quiconque réunit à l'amour du travail le sentiment intime, la conscience de ses obligations. C'est sur-tout dans ces premiers momens, que tout entiers à votre mission importante et pénible, vous en préparerez le succès par vos soins assidus. La première

récompense que vous en obtiendrez, sera la douce pensée que chaque plaisir, chaque amusement, chaque distraction que vous vous serez retranchés auront contribué à former un homme instruit pour la société, et un citoyen pour la patrie. Ainsi vous ne vous serez pas imposé de privation qui ne devienne pour vous une jouissance. Ainsi pour vous, le travail deviendra le délassement du travail.

Mais la patrie qui s'attend à rencontrer des hommes studieux dans ceux à qui de si grands intérêts viennent d'être remis, s'attend encore à y rencontrer des hommes qui ne seront étrangers à aucune vertu. La vertu, semblable à l'éloquence, s'apprend autant et plus par l'exemple que par les préceptes. Vos actions, vos gestes, votre contenance, une certaine dignité jusques dans vos jeux et dans vos délassemens, tout contribuera à imprimer dans l'ame de vos élèves le sentiment du respect et de la vénération dont ils seront pénétrés pour leurs instituteurs. Chacun d'eux doit voir dans cette école un temple, dans chaque salle de l'école un sanctuaire où le souffle empesté du vice ne pourra s'introduire, et où la vertu mêlée à l'air qu'ils y respireront s'insinuera, s'il est permis de parler ainsi, dans tous leurs pores.

Au sentiment du respect que vous leur aurez inspiré, se joindra celui de l'amour et de la confiance. Car à dieu ne plaise que je prétende que vous deviez leur montrer la sagesse sous des formes repoussantes et austères. Je veux au contraire, pour qu'elle remplisse son objet, qu'elle prenne toujours un air aimable et ouvert. Je souhaiterois même de la surprendre quelquefois jouant avec les ris et les graces décentes.

Citoyens, en pensant à vos fonctions augustes et à la gloire qui vous attend, si vous savez les remplir dignement, il vous est permis de vous énorgueillir. Il vous est permis

sur-tout de vous énorgueillir du dépôt sacré que nous remettons dans vos mains. Oui, citoyens, nous vous confions aujourd'hui dans nos enfans ce que nous avons de plus cher, un trésor plus rare à nos yeux que tous les biens de la fortune ; car sans nos enfans, que ferions-nous de la fortune, et quel motif aurions-nous de la souhaiter ? Puissent-ils aussi longtems que vous en serez chargés, croître sous la garde de tous les sentimens honnêtes et généreux ! Puissent-ils devenus un jour l'orgueil et la consolation de notre vieillesse, naturaliser toutes les connoissances sur le sol qui les vit naître ! Puissent enfin s'élever du milieu d'eux des hommes dignes de s'asseoir à côté des personnages qui auront le mieux mérité de la patrie, et qui éterniseront dans une nation libre et grande l'alliance desirable de la science, du bonheur et de la vertu !

A AUXERRE, de l'Imprimerie de L. FOURNIER.